

Naoki SAKAI, Translation and Subjectivity. On " Japan " and Cultural Nationalism. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, xxiii + 231 p., réf., index.

Bernard Bernier

Culture et modernité au Japon
Volume 22, Number 3, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015565ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/015565ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, B. (1998). Review of [Naoki SAKAI, Translation and Subjectivity. On " Japan " and Cultural Nationalism. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, xxiii + 231 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 22 (3), 168–170.
<https://doi.org/10.7202/015565ar>

Malgré ses intentions et l'étendue des problèmes touchés, l'auteur en revient finalement à une approche culturaliste assez traditionnelle : il voit le Japon comme une totalité close (malgré les emprunts de l'extérieur) et homogène, qui a défini assez tôt dans son histoire des principes culturels, appliqués ensuite à toutes les époques (y compris aux emprunts de l'étranger). Ce n'est pas qu'Eisenstadt nie les transformations historiques en tant que telles, mais selon lui, elles modifient superficiellement les principes culturels de base établis il y a plusieurs siècles. Pour lui, le principe de base est la définition de la collectivité japonaise en termes sacrés et primordiaux, c'est-à-dire fondée sur l'origine divine de la nation et de la lignée impériale. De cette façon, l'auteur reprend à peu près intégralement les thèses des auteurs dits du *nihonjinron* — tendance à définir une culture japonaise simple, homogène et plus « unique » que toute autre. Eisenstadt peut difficilement éviter cet écueil puisqu'il a ignoré les nombreux écrits japonais qui n'entrent pas dans son cadre d'analyse. D'ailleurs, il n'utilise que quelques sources en japonais. Il adopte en fait la tendance majeure des études japonaises aux États-Unis depuis 1945, à savoir la tendance culturaliste, en réinterprétant dans ses termes les écrits qui l'ont critiquée (Gordon, Garon, etc.).

Un défaut théorique plus fondamental encore vient de la dichotomie axial-non axial. Eisenstadt reprend ici sans s'en rendre compte un mode de théorisation de plus en plus critiqué, fondé sur le principe d'opposition. Comme il adopte ce mode de pensée, l'auteur choisit d'ignorer les théories « axiales » qui se sont développées historiquement au Japon : le bouddhisme de Nichiren insistant fortement sur l'orthodoxie et sur des principes immuables, par exemple, ou l'idéologie impériale des années 1885-1945, qui confère à l'empereur une place transcendante par rapport au monde. Son choix théorique explique aussi qu'il écarte de son analyse les aspects moins « axiaux » des autres civilisations (par exemple, les éléments taoïstes dans la civilisation chinoise). Bref, il définit les civilisations en termes d'essences immuables, dont on voit mal comment elles peuvent se comprendre ou même simplement communiquer entre elles. Cette définition le mène à minimiser divers épisodes de l'histoire du Japon qui n'entrent pas dans sa définition de la civilisation japonaise, comme les luttes ouvrières qui ont immédiatement suivi la guerre du Pacifique.

Ce livre n'en est pas moins important dans l'histoire des études japonaises en Occident en ce qu'il se fonde sur une comparaison systématique du Japon avec d'autres civilisations et en ce qu'il contient une synthèse complexe portant sur un nombre impressionnant de facteurs et de variables.

Bernard Bernier
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Naoki SAKAI, *Translation and Subjectivity. On « Japan » and Cultural Nationalism*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, xxiii + 231 p., réf., index.

Comment concevoir la langue et la culture nationales, en prenant le Japon comme cas principal, tel est en gros le sujet de ce livre difficile mais fascinant. Sakai, Japonais

d'origine, professeur de littérature à l'Université Cornell, veut déconstruire les idées reçues au sujet des langues et des cultures dites nationales. Selon lui, il s'agit là de construits idéologiques et donc forcément politiques qu'il faut éviter dans l'analyse. Sur ce point, les idées de Sakai rejoignent celles d'Anselle et d'autres au sujet du caractère métissé ou hétérogène des cultures. Mais il va plus loin. D'une part, il démonte les mécanismes de ce qu'il appelle la « configuration », c'est-à-dire le processus par lequel les langues, les nations et même les « civilisations » (dans le sens, par exemple, de la « civilisation occidentale ») sont définies par opposition à d'autres — ici, Sakai reprend les idées de Saïd sur l'orientalisme — et ainsi constituées en pôles opposés. D'autre part, il tente, à travers l'idée de traduction, de remettre en question la notion usuelle de communication, définie par le partage des mêmes codes. Pour lui, la communication consiste à vouloir transmettre un message même quand les codes ne sont pas partagés, c'est-à-dire à travers ce qu'on appelle habituellement les barrières culturelles. Ce qui définit fondamentalement la communication, c'est l'éventualité permanente de non-compréhension : on n'est jamais assuré qu'un sens émis par un sujet sera compris par l'Autre. La communication ainsi définie ne suppose pas le partage d'un code, donc d'une langue et d'une culture dites « nationales », et elle implique toujours la traduction, même à l'intérieur d'une même langue. Mais en fait, comme Sakai le mentionne, on ne peut supposer qu'il s'agit de la même langue, car toute langue dite nationale est hétérogène, comprenant un certain nombre de variantes sociales, géographiques, etc., plus ou moins prononcées. La langue est alors un construit politique, arbitraire et artificiel, visant à unifier la nation, qui est aussi un construit politique à partir de l'hétérogène.

Ce cadre, défini dans l'introduction de l'ouvrage, est par la suite appliqué à divers sujets touchant la langue et la culture japonaises. Le chapitre 1 porte sur plusieurs textes, dont l'un écrit en plusieurs langues par une poète coréenne née au Japon, Theresa Hak Kyung Cha. Les autres portent tous sur la construction du Japon comme nation et du japonais comme langue nationale. Le chapitre 2 analyse comment s'est construite la notion de « pensée japonaise », notion qui réduit la variété des modes historiques de pensée au Japon. Le chapitre 3 pose un regard sévère sur la pensée de Watsuji Tetsurô, que Sakai qualifie de pensée cofigurative, définissant le Japon comme un tout homogène face à un Occident construit discursivement comme le « négatif » du Japon. Il s'en prend à l'analyse de Watsuji sur Heidegger, terrain sur lequel Watsuji est considéré comme inattaquable au Japon. En effet, celui-ci a critiqué l'individualisme qui imprègne la définition de l'authenticité de Heidegger et lui a opposé la notion japonaise de *ningen*, fondée sur l'appartenance à la nation. En restreignant la sociabilité à l'appartenance nationale, Watsuji referme le Japon sur lui-même, car cela exclut la possibilité de compréhension par des non-Japonais, ce qui, selon Sakai, revient à nier la sociabilité réelle, qui dépasse les frontières nationales pour rejoindre toute l'humanité.

Le chapitre 4 analyse la notion de sujet au Japon (distinction entre *shutai* comme sujet pratique et *shugo* comme sujet épistémologique). Sakai y reprend plusieurs thèmes touchés dans les chapitres précédents. Au chapitre 5, Sakai reprend les critiques de la modernité qui ont été formulées au Japon en 1942-1943 dans plusieurs colloques auxquels ont participé des philosophes. Il formule sa propre critique de la modernité occidentale en signalant qu'elle a été définie de façon homogène par son contraire, la non-modernité, appliquée au reste du monde. La modernité devient alors le privilège de l'Occident soi-disant homogène, privilège qui justifie le colonialisme et l'impérialisme. Sakai montre aussi comment la critique japonaise de la modernité dans les années 1940 reprend les procédés discursifs de la modernité occidentale, entre autres dans l'idée de l'homogénéité du Japon et de l'Orient et dans la justification de l'agression japonaise en Chine par la moralité japonaise supérieure.

Dans le dernier chapitre, Sakai montre comment certains poètes des années qui ont immédiatement suivi la guerre du Pacifique ont formulé la question de la mort, de la défaite et de la responsabilité des Japonais dans les crimes de guerre. Il y voit une ébauche de réponse plus lucide aux problèmes posés par le discours sur la nation et sur l'homogénéité culturelle. Partant de leur propre expérience directe de la guerre comme soldats, ces écrivains soulignent l'impossibilité de vivre collectivement les expériences personnelles les plus traumatisantes et, ainsi, de les représenter dans un langage partagé. En représentant ces expériences à travers la littérature, ils séparent le sujet de l'expérience (*shutai*) et le sujet qui s'exprime dans une langue constituée (sujet épistémologique qui se place hors de l'expérience, le *shugo*), qui est le langage « national ». Selon Sakai, ces écrivains ont voulu changer les données du problème de la subjectivité en mettant à jour, dans leur poésie même, les fondements idéologiques de la nation, donc des fondements du sujet épistémologique qui s'était constitué au Japon dans les années 1930-1945.

Si on peut faire une critique à ce livre, c'est qu'il est difficile à l'excès. D'ailleurs, l'auteur le reconnaît d'emblée, car il se demande dès l'introduction si le lecteur le comprendra. Si tout n'est pas facile à comprendre, entre autres à cause des références à Lacan, Derrida et autres, les idées centrales de l'ouvrage me sont apparues suffisamment claires : remise en question de la nation définie comme communauté homogène d'expérience et de culture, critique de la notion de langue nationale homogène, critique du sujet national, critique aussi du sujet épistémologique, posé comme au-dessus de l'expérience, comme juge impartial des pratiques et des événements. Sakai n'est pas le premier à formuler certaines de ces critiques, mais il les articule de façon brillante et originale et il fait une critique sévère de plusieurs tendances académiques, surtout en ce qui touche le Japon.

Bernard Bernier
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Cris SHORE et Susan WRIGHT (dir.), *Anthropology of Policy. Critical Perspectives on Governance and Power*. Londres et New York, Routledge, coll. European Association of Social Anthropologists, 1997, 294 p., index.

Les intentions des éditeurs de ce livre sont très claires : développer un nouveau domaine de l'anthropologie, celui de l'anthropologie des politiques, en attirant l'attention des chercheurs sur l'intérêt d'étudier les moyens et les effets des politiques gouvernementales. Les auteurs prennent conscience de la sophistication des politiques gouvernementales qui vont jusqu'à former pour les sujets les manières d'accéder à leurs subjectivités. Les façons de gouverner par des politiques sont en train de changer, le néolibéralisme triomphant recompose la relation de l'individu et de la société. Il ne s'agit plus d'actions concertées par un gouvernement qui, du haut en bas de l'échelle sociale, se donne les moyens d'obtenir les résultats visés. Il s'agit plutôt de l'art d'influencer par une sorte d'organisation continue de la rhétorique les espaces où des individus vont librement consentir l'endossement des politiques souhaitées. « We use "governance" to refer to the more complex processes by which policies not only impose conditions, as if from "outside" »